

S

Dissection du cadavre de la littérature

par Juan Asensio

T

A

L

K

E

R

George Steiner

Pierre Boutang

Ernesto Sábato

Paul Gadenne

Lautréamont

Maurice G. Dantec

Andreï Tarkovski

Frank Herbert

W.G. Sebald

Ernst Jünger

Nicolás Gómez Dávila

José Bergamín

Marc-Édouard Nabe

William Faulkner

Joseph Conrad

Jacques Derrida

Hermann Broch

Roberto Calasso

PDF Zone : Georges Bernanos

Philip K. Dick

T.S. Eliot

Seamus Heaney

Dominique de Roux

Leonardo Sciascia...

Bernanos, la guerre, Satan, la critique

«La guerre est le père de toutes choses et le roi de toutes choses ; de quelques-uns elle a fait des dieux, de quelques-uns des hommes ; des uns des esclaves ; des autres des hommes libres.»

Héraclite d'Éphèse, fragment 53.

Il faudrait méditer des années avant d'oser écrire une seule ligne sur Georges Bernanos. Il faudrait oublier le monde comme Rancé sa maîtresse décapitée, et, dans la nuit d'une haute retraite, lire inlassablement l'œuvre, et surtout, oui, et surtout, l'aimer, c'est-à-dire la servir, témoigner pour elle – qu'importe même que le lecteur infatigable, le guette le séduisant danger de l'hermétisme pointé par le grand critique qu'était Claude-Edmonde Magny¹. Pas de vieillarde vénération, croyez-le bien, pas d'excessif attendrissement dans cette attitude, engluée comme une mouche dans le miel de l'esthétisme, bien plutôt de la concentration. Car, une fois terminée cette lecture improbable, le trappiste exégète, comme un Zarathoustra moderne redescendu de sa montagne, lâcherait sur le monde estomaqué l'élixir corrosif de sa colossale imprécation, tout le venin de ce moût exotique saturé des alcools de Maistre, Barbey, Bloy, Hello, Péguy. Nul doute sur l'issue de l'épanchement : le monde imbécile, le monde vain, le monde immonde – *mundus*, la raclure urbaine – s'évanouirait comme le chat fantasque Cheshire, dans le dégonflement sardonique d'un mauvais rire. Mais le temps, ce Saturne qui dévore manifestement l'Occident qui l'a pourtant inventé, et l'urgence même de son accélération mystérieuse, foudroyante, qui précède sans doute quelque craquement inédit de notre monde nous jettent dans le flot. Buvons donc la tasse ! Avec rage, précipités dans le claquement salé des déchirures de la tragique modernité (et pas de retraite, non, car Bernanos méprisait le genre cabotin esthète illustré par Gide ou France mais tenir, comme l'autre, le *pas gagné*), contemplant dans les colonnes de l'angoisse ouvertes sous nos cœurs des amers d'irrévélable nouveauté, avec colère buvons oui, buvons la tasse du présent ! Engorgeons-nous jusqu'au haut-le-cœur du précieux liquide déposé dans le calice des hommes creux, des hommes sans foi, des hommes vieux qui ne croient plus à rien, dont la joie monstrueuse du Rien a déserté même les cœurs vides. Des hommes de paille, qui n'ont pas besoin de sondages pour savoir que tous les vins ont coulé et que le tigre splendide de l'espérance a fait un bond dont l'empan l'a éloigné radicalement de notre cage, déserte et sale comme un lendemain de festin. Et que le souvenir du dresseur magnifique – car quel homme autre que Lui savait utiliser la douce puissance de Sa voix plutôt que le fouet bégayant du barbare ? –, oublié des yeux les plus fous, vibre quelque part comme l'arc d'une douleur sans nom, corde un instant frôlée par les zébrures félines de la Joie inimaginable, enfuie depuis, elle aussi, encalminée sur les sables de la misère des hommes comme le tronc pourri de l'Arbre de Vie. Mais la beauté également, on l'a trouvée amère...

Amère ? Cela n'est encore rien. Plutôt maléfique, pour celui qui, engagé volontaire au 6^e régiment de dragons, l'a vue patauger avec le sang des soldats dans la boue infecte des tranchées et trouer le ciel noir (le ciel immense et vide qui s'étend sur les champs de bataille comme le drap inaccessible de la fraternité refusée, abolie), beauté saccagée, méprisée, souillée, éclairée par la lumière des explosions

¹ Dans *Essai sur les limites de la littérature Les sandales d'Empédocle* (Petite bibliothèque Payot, 1968, p. 264) : «Mais quand je serai au terme de l'ascension vers la Vérité, que j'aurai repoussé du pied le livre comme l'escabeau du suicidé, alors la parole me quittera comme elle a quitté Lord Chandos, comme le dessin peut-être a quitté Hokusaï le jour où l'Absolu s'est révélé à lui sans médiation aucune [...]. Ce jour-là, je serai sorti de la littérature, et de la critique, pour entrer en un autre domaine ; et les quelques mots que je pourrai écrire pour exprimer ce que j'ai compris, je sais d'avance qu'ils ne seront que des allusions ésotériques à un secret indicible, coups frappés par le prisonnier aux murs de sa prison, que nul ne peut les comprendre de ceux qui n'ont pas, eux aussi, lu et assimilé Joyce et Faulkner, qui n'en sont pas au même point que moi. Ainsi, la critique, finalement, n'est utile à personne de ceux qui pourraient la comprendre et le gros livre que je viens d'écrire n'est rien que le témoignage de mon imperfection. Les limites de la littérature sont celles mêmes de la critique.»

froides de haine qui illumineront aussi d'autres ténèbres : l'âme de Donissan, soldat de Dieu, pataugeant jusqu'au cou dans la boue du Péché.

Il en aura fallu, des badigeons de pâle teinture, pour refaire à l'infidèle garce, cette beauté minaudière et mystérieuse comme une houri, infidèle comme elle d'ailleurs, une figure présentable, avec les louchées généreuses des vivandiers de l'Arrière qui mirent, pour l'occasion, les bouchées doubles. Pas question d'envisager les 35 heures pour cette espèce-là de forcenés, gueules noires du compromis, galériens du lieu-commun ! Il en aura fallu des épaisseurs de médiocrité, pour que la catin, défaite comme après un sabbat de soudards Huns, qu'on protège et vénère pourtant avec une mine fanatique d'eunuque gardien de mille vestales, n'entende pas autour de son nid douillet les hurlements des morts tombés, des morts trahis, des morts deux fois tués donc. Oui, il en aura fallu des emplâtres de mensonges, pour faire dire aux mots ce qu'ils ne pouvaient plus dire à moins de provoquer le vomissement des étoiles, ce qu'ils ne pouvaient plus articuler sans que les «*peuples aveugles qui sont au-dessous de la terre*»² ne se lèvent comme l'armée sépulcrale d'Ézéchiel, horrifiés par une injustice aussi infamante, délibérée, presque vivante comme une dague traîtresse. Bernanos, comme Bloy, a entendu l'appel tragique des morts oubliés, tombés pour l'honneur des mufles, sacrifiés pour la digestion des Assis, le bonheur des rampants, ce cri amer des inconnus résonner dans le gueuloir du vide, glacer d'épouvante les arbres décharnés de la nuit : «*Alors, oh ! alors il se passa une chose terrible. Du sein de ce paysage inconnu, enseveli dans les ténèbres, s'éleva un sanglot humain traduisant une douleur inexprimable*»³. Ce sanglot, c'est pour Bloy, qui a l'oreille absolue dès qu'il s'agit de buccin apocalyptique, l'appel désespéré de la France. Nul doute qu'il a été pour Bernanos celui-là même des hommes – ses compagnons, l'image charnelle de la France, tous dissous dans la boue – à la vue des charniers qui allaient consolider inébranlablement les piliers monumentaux du XX^e siècle pour l'édification de télégraphiques Babel de sang. Ce sont là les fées, les sorcières plutôt, évoquées comme les apparitions qui tentent Macbeth sur les landes de la peur, ayant assisté la naissance difficile de *Sous le soleil de Satan*, premier roman de Bernanos, ô combien né, selon la banale redite, de la guerre, à vrai dire ruisselant tout entier du sang de sa mère monstrueuse : notre civilisation prématûrée et pourtant si vieille, notre monde sans Dieu, notre âme couverte de boue.

Qu'on me parle alors d'espoir, de joie de la sainteté, même périlleuse et athlétique, douloreuse comme celle du curé d'Ars. On prend, on le voit, mille précautions pour faire passer la sottise. Qu'on me parle encore de la maladresse et du ridicule de la figure de Satan, de son investiture maquignonne plus que romantique (Claudel dans une lettre célèbre et, plus timidement, mauvais point décerné par la critique au cancre insigne), que sais-je ?, de tous ces quarterons d'analyses, prétentieuses lettres mortes pour premier de classe d'Hypokhâgne, de tous ces édulcœurements à l'adresse des fesse-mathieux de l'interprétation normalienne, sulpicienne, la même très rigoureusement. Rien n'y fait, non, rien, les commentateurs sont aveugles, ils ne voient pas les massacres du passé et ceux qui rampent à présent sous nos yeux lassés par le spectacle dépassé de l'horreur. Ils n'entendent pas qu'un hoquet de terreur plus abominable encore que le premier est sorti une deuxième fois de la bouche prophétique, toute proche d'être envahie par la terre : *Monsieur Ouine*, roman de la terre justement qui ne sait plus comment recouvrir ses morts, les empêcher de contaminer les vivants, de fermenter dans les léproseries de l'ennui. On cherche, dans cette œuvre funèbre, apocalyptique au sens véritable du mot, dont notre siècle n'a probablement pas saisi toute la vérité prophétique, de *l'espérance*, de la *lumière*, sans s'aviser que les deux romans, comme deux plantes immenses barrant la compréhension de notre époque – ainsi l'arbre contemplé en songe par le roi Nabuchodonosor occultait-il le visible –, procèdent de la même racine, à l'étroit (*angustia*) dans la terre ravagée, orde, méhaignée.

Comprenez-moi bien. Je ne prétends pas que nulle lumière ne jaillit de ces œuvres – c'est le contraire, c'est exactement le contraire : «*Ces prophètes de malheur [Bloy et Bernanos] écrivent sous la dictée de la petite fille Espérance !*», dit ainsi Pierre-Robert Leclercq, et Bernanos est un «*homme qui désespère de tout, sauf de l'espérance*» écrit Michel Dard —, et je serais fou, stupide même d'affirmer que la noirceur règne en idole incontestée sur la terre boueuse de l'Artois et insémine comme d'une ligne de basse ténébreuse le miserere romanesque qu'est l'histoire du village de Fenouille. Je dis tout

² Lettre de Bernanos à sa fiancée du 20 juin 1915, *Correspondance inédite 1904-1948, Lettres retrouvées* (Plon, 1983), p. 72.

³ *Dans les Ténèbres, Oeuvres de Léon Bloy*, t. IX (Mercure de France, 1983), p. 304.

bêtement ceci : cette joie, cette espérance, cette lumière, certes réelles, nous demeurent néanmoins incompréhensibles, et encore plus, *elles nous le demeureront*. Elles le resteront, non parce qu'elles sont le fruit captieux de quelque procédé de tartufe littérature, (ce contentement des porcs sollersiens dont il faudrait percer le chiffre éroticoglyphique), mais parce qu'elles sont comme le sel de l'expérience folle qu'est la guerre, rendue à sa puissance de fertilisation par une parole, non pas née de la guerre, mais, littéralement, informée par elle, nourrie par son suc. Comment donc les invertébrés que nous sommes devenus auraient-ils seulement l'intuition de ce qu'il y là, plongé dans l'athanor qui a broyé le suc de millions d'hommes puis extrait comme une coulée ruisselante d'invincible étrangeté ? C'est qu'elle a, cette parole toute simple, su, par une alchimie mystérieuse, transformer l'inquiétante présence de celle à quoi la guerre est dédiée – la Mort bien sûr –, en un tout autre, la Vie, elle-même absolument différente du quotidien insignifiant, l'espace, en quelque sorte, d'où émergera une écriture fécondée, immortelle puisque mutante : «*Tout ce qu'on peut tuer de l'homme c'est sa chair. On ne peut pas tuer sa voix*», dit ainsi Faulkner dans un roman consacré au premier conflit mondial, *Parabole*⁴. Écoutons Teilhard de Chardin – que Bernanos n'aimait guère, peu importe – affirmer que le «*front n'est pas seulement la nappe ardente où se révèlent et se neutralisent les énergies contraires accumulées dans les masses ennemis. Il est encore un lieu de Vie particulière à laquelle participent seuls ceux qui se risquent jusqu'à lui et aussi longtemps seulement qu'ils restent en lui...*5. Certaines lettres de Bernanos témoignent elles aussi de cet étrange, de ce miraculeux retournement, tout entier placé sous la lumière de Dieu, qui désormais obombera la misère des hommes, puisque «*Sub pennis ejus sperabis... Scapulis suis obumbrabit tibi : "Il nous couvrira de son ombre"*»⁶. D'autres lettres font part encore de l'impression irrécusable qu'a eu Bernanos de s'ouvrir corps et âme à l'onirique éminence d'une paix surnaturelle, comme ces mots en témoignent, incipit d'une lettre magnifique : «*Quelle singulière nuit je viens de passer [...] !*»⁷.

La guerre, la grande guerre, la première guerre, «*événement décisif de l'histoire du XX^e siècle*» selon Jan Patočka, mortier putride avec lequel les vainqueurs allaient consolider la voûte friable de leur aberrante cécité, le premier conflit mondial, «*limite dans l'histoire du monde*» selon Bernanos⁸, cette guerre colossale qui est la nouveauté absolue d'une horreur mécanique mise à nue, cette guerre que le romancier comprend dans son caractère éminemment «*malicieux*»⁹, et, avec une fois de plus, Léon Bloy, dans sa parodique et simiesque démesure¹⁰. Cette évidence encore, toujours certifiée par l'expérience du front, que «*de ce monde la matière est détruite*»¹¹, permet paradoxalement l'émergence d'une folle certitude, non pas à rebours de la guerre et comme son contraire grimaçant, mais visage véritable de celle-ci : le «*sentiment puissant d'une plénitude de sens, qui demeure pourtant difficile à formuler, qui finit par s'emparer de l'homme du front*»¹², peut-être même une «*solidarité des ébranlés*» étendue indiciblement jusqu'au royaume des morts, jusqu'à celui, hermétiquement fermé sur

⁴ *Parabole* (Gallimard, coll. Folio, 1997), p. 293.

⁵ Teilhard de Chardin, *Écrits du temps de la guerre* (Grasset, 1965), p. 210.

⁶ Lettre retrouvée (datée du mois de septembre 1918) de Bernanos à sa femme, *Correspondance inédite 1904-1948, op. cit.*, p. 100.

⁷ Lettre à sa fiancée du 6 mars 1916, *ibid.*, p. 76.

⁸ Lettre à sa fiancée, 1916, *ibid.*, p. 80.

⁹ Lettre à Pierre Varenne du 3 mai 1916, *Correspondance inédite 1904-1934, Combat pour la vérité* (Plon, 1971), p. 106.

¹⁰ Voir la lettre étonnante que Bloy adressa à Jeanne Termier : «*Dieu ne peut pas être banal. Or ce qui se passe actuellement, cette guerre européenne comme il ne s'en est jamais vu, avec ses quinze ou vingt millions de combattants furieux, avec son apparence apocalyptique, avec les malheurs énormes qui s'ensuivent et qui s'ensuivront, tout cela est parfaitement banal*». Et l'auteur de poursuivre, convoquant le singe de Dieu que saura retrouver Bernanos : «*Tout cela est un prestige du Démon, horrible tant qu'on voudra, mais un prestige, rien qu'un prestige tendant à faire croire aux hommes, particulièrement aux catholiques de France, qu'ils sont enfin châtiés tout de bon et qu'ils ont payé leur dette*», in *Lettres à Pierre Termier 1906-1917 suivies de lettres à Jeanne Termier* (Librairie Stock, 1927), p. 294.

¹¹ Bernanos, Lettre à sa fiancée du 31 mai 1916, *Correspondance inédite 1904-1934, op. cit.*, p. 110.

¹² Jan Patočka, *Essais hérétiques*, chapitre intitulé *Les guerres du XX^e siècle et le XX^e siècle en tant que guerre* (Verdier, 1982), respectivement pages 134, 135 et 141.

son propre mutisme, des damnés¹³. Que l'on ne s'étonne point alors, si Donissan est un saint dont la stature est à dix mille lieues d'une angélique image d'Épinal – pardon, de Voragine. Que l'on ne s'étonne pas si le saint de l'angoisse est, selon cette idée d'une solidarité surnaturelle¹⁴, infiniment plus proche, dans sa tragique vision du péché sordide, du Mal, de Mouchette la meurtrière, que d'une poularde confite onctueusement sotte à force d'être angéliquement pure. Que l'on ne s'étonne pas que Steeny, dans la parole supérieurement séductrice du podagre Ouine, entende telle voix, presque immédiatement reconnue, familière, lui susurrer les paroles avides de la mort, du Mal, du Néant, ronronnement monotone qu'on pourrait imaginer à notre tour : «Savez-vous, jeune homme, quelle joie délicieuse, savoureuse... J'oserais dire... réellement apaisante, un homme comme moi peut trouver, certes pas dans la tentation, bête aiguillon des lâches, mais dans le seul – et, je crois bien, définitif – repos de la volonté ?». On ne sait plus qui parle, le murmure incessant se mêle aux bruits du monde, il est peut-être la voix elle-même de ce monde, que Bernanos a su écouter, l'oreille collée sur la terre grasse et lourde des champs de bataille, il est peut-être, plus secrètement encore, la voix obscure, séduisante comme un beau serpent sifflant, parlant au cœur du combattant – «Perds ta vie ! Perds-là !... A quoi bon ?... Oui, gagne la mort...».

«Alors quoi ?, me répond mon douloureux universitaire, qui a écouté cette longue tirade avec un sourire, alors quoi ? Certes, l'exorde est passable, reprend-il, bien que longue, confuse et même, sans doute, un brin pompeuse... Forcément, lorsqu'on lâche Bloy dans l'enclos des moutons, c'est bien là l'ennui, on peut être sûr qu'il ne restera pas sagement à les contempler ou les compter, l'animal ! Mais... pardonnez-moi mon cher, que diable voulez-vous dire, par quelle idée réellement inédite comptez-vous nous en imposer ? Quelle est, si vous m'autorisez cette inoffensive taquinerie, votre *thèse* ? C'est que... pour le déroulement logique de l'exposé... Pardon, quel désordre poétique, je ne vois là guère de méthode... Pas de méthode du tout même, nous sommes en pleine cotonnade romantique ! Toutefois, c'est sans importance, un peu de désordre, dans l'écriture d'un ancien étudiant somme toute fort équilibré – banal même, sauf excuse – cela est, comme le disent les adultes avec une pointe de jobarde envie, assez... (voyons, je crains de vous froisser, on est tellement susceptible à votre âge, tout frémissant encore des illusions qu'un travail sérieux et, ma foi, tout aussi légitime qu'un autre qui vous paraît sans doute plus aventureux, se dépêchera bien vite de mater)... assez... adorable, oui, *adorablement* naïf, mais passons. Bernanos alors, homme de colère ? Mais oui ! C'est évident, pas besoin de lire Milner, Estève, Bush ou Gille, Pierre ou Paul et qui d'autre encore, pour le comprendre. Pensiez-vous qu'un enfant de chœur eut osé, comme l'auteur de *La grande peur*, certaine embardée de bolide sur le carrefour suisse des bien-pensants ? D'accord, d'accord : messieurs les gendarmes, diligemment expédiés sur les lieux du crime, ont vite fait d'inviter le prévenu à exécuter quelque contredanse, mais l'ennui, c'est qu'ils n'ont toujours pas pu, à l'heure où je vous parle, identifier formellement la nature de l'engin, alors... Bernanos, homme de l'espérance ? Oui. Oui et encore oui. Qui proclame le contraire, que je lui lance, comme Lu... – que je vous passe la référence me dites-vous ? Bien, mais... quelle culture, mon cher ! – mon encrier à la figure ? Et qu'on ne vienne surtout pas me seriner, avec une voix de cancre déloyal, la *tentation du désespoir* par ci, la *paroisse morte* par là, je ne sais quel triste saint bourrelé d'amertume surnaturelle, tombé de son pâle calendrier tout droit dans le chaudron de Messire le Diable. Eh ! mais que me chantez-vous donc ? Celui-là, plus que le chancelier Claudel, un peu essoufflé lorsqu'il s'agit de monter un escalier autre que celui de ses clinquantes décorations, est le bonhomme de l'espoir, comme Blanchot celui du secret (au fait, puisque vous m'avez l'air merveilleusement renseigné, vit-il encore ? Oui ? Non ? Ouf ! C'est que je ne savais plus trop quoi penser... Son silence vous comprenez, une discrétion vraiment admirable, mais quelque peu travaillée, hum... Louche n'est-ce pas, je dirai : contrefaite, comme celle de Gracq. Celui-là est du

¹³ Jan Patocka, *Essais hérétiques*, chapitre intitulé *Les guerres du XX^{eme} siècle et le XX^{eme} siècle en tant que guerre* (Verdier, 1982), respectivement pages 134, 135 et 141.

¹⁴ Celle-ci n'est pas, malgré sa banalisation, une évidence. Il importeraient d'en tenter l'étude comparée au travers de quelques écrivains catholiques, Bloy, Hello ou Bernanos certainement, mais pourquoi pas de plus confidentiels exemples — et quelques peu sulfureux —, comme Vintras ou Boullan, Huysmans même qui se fit le relais littéraire des idées de ces deux exaltés, inspiré également par Bloy.

reste bien vivant n'est-ce pas ? Oui ? Non, ne me dites pas que lui aussi ! Ah, vous ne savez donc plus ? Décidément, nous sommes dans un monde où les morts ont plus de vie que les vivants...). Poursuivons, car ce n'est pas tout, le bougre est coriace, un peu hérétique même non ? C'est d'ailleurs une constante de cette espèce-là, reconnue par l'Église, piquée depuis comme une vieille chienne un peu lubrique par le vétérinaire des âmes. Bernanos, écrivain de la colère qui est pourtant, et aussi mystérieusement qu'on le souhaitera, aussi paradoxalement que la bosse du philosophe danois vous l'aura suggéré (crénom, une lacune ? Je vous tiens !) l'écume de son invincible espoir ? Bien sûr, mais que croyez-vous donc, nous ne sommes pas des sots ! Et puis, baste-là : je vous accorde tout, absolument tout, tout ce que vous voudrez, l'hypothèse la plus folle, la conjoncture la plus inédite, la symbolique la plus érudite, la contradiction la plus flagrante... Tout, vous dis-je, que voulez-vous donc de plus ? Je veux même, – voyez comme je comprends votre vision de Bernanos, et comme vous vous trompez en faisant de notre belle et humble corporation des stakhanovistes clonés –, aller très profond dans les ténèbres, creuser le Mal (qui sait, m'y délester sans doute un peu, je m'effaroucherais de plus !) en tenant par la main ce grand enfant seul qu'est Donissan. Et puis sonder sur cette plaie immense qu'a faite le Péché, toutes les bizarres agglomérations de parasites accrochées là comme un bidonville de tiques, envirées par la puanteur qui monte du puits, devenir (mais oui !) l'entomologiste savant de tous les chancres de notre monde étrange, le collectionneur impartial de tous les pauvres monstres relevés par la douce pitié de notre tématologue écrivain... Oui, si ça vous chante, je suis prêt à faire du très banal citoyen Bernanos un modèle derridien de fausse complexité, avec tout le tralala des *contradictions assumées*, etc. Je vous donne ma parole, Gordius n'y trouverait plus son noeud ! Alors ?».

... écrire... écrire... et parler toujours... aux mots secs ajouter la couche rugueuse d'autres mots secs, attirance de la poussière... culte glacial des catacombes... seule oeuvre pharaonique tenant en haleine des générations entières de critiques, écholalie qui provigne comme un sarment de désert, paroles sèches comme des crânes blanchis, sereine et énigmatique ponte du rien, à l'aise dans... l'obscur pressentiment que là l'esprit se meurt, rongé doucement par les attaques minuscules des termites du vide. C'est le visage creux qui lève sur moi les yeux fascinants de la mort, ce commentaire infini qui tombe dans le trou sans fond de la parole, qui continue de dévider dans sa chute l'écheveau des mots – des mots ! des mots ! des mots ! Cruel tête-à-tête, mâchonnement avare du vieillard qui croit vivre encore – il s'économise, il économise la vie, il économise même la mort –, avachi dans le souterrain puant de Babel, souriant comme un visage d'idiot posé sur les entrailles sonores de la Tour splendide... Les mots, les mots, tant de mots, entassés dans les silos de l'érudition... Ce ne sont que des mots... Malédiction ! L'homme ne serait-il donc qu'une bouche intarissable, bavant une salive continuellement féconde ? Mais se taire est un autre renoncement, plus perfide encore, face au miroitement subtil, enchanteur comme l'eau secrète d'une source, de l'œuvre sur laquelle on a déposé déjà le glacis, l'inlandsis du commentaire (minutieux, précis, complexe, dans l'enchevêtrement de ses coursives piranèses, comme l'architecture minuscule et intérieure d'une coquille de noix...). Vivre alors ? Sans doute... Vivre, oui... Mais que faire d'une course, même dangereuse comme une randonnée nocturne sur les carrières du risque, si ne la tend et la bande l'arc de la prose ?

Qu'importe puisque les petites dents font leur œuvre de grignotage, les dents transparentes, les dents minuscules et gourmandes, acérées comme les pointes d'une faune bizarre. Il y a là tout un monde étrange (c'est scientifiquement prouvé, un véritable écosystème : des murenes ingénues tapis dans leur trou, furtives carnassières agitées par le rêve épileptique du Grand Œuvre. Des éponges dubitatives, qui filtrent chaque micron des courants immenses et invisibles, leur corps mou étiré comme des vers ascètes par la clarté de la surface, improbable comme une légende. D'errantes baleines – rumination placide des Léviathan songeurs – inquiètes lorsque les crocs de quelque squale fou zèbrent l'obscurité comme un météore de lumière métallique, à la poursuite d'un morceau dédaigné par ses congénères. D'homochromiques bestioles des profondeurs – pour celles-là, nul inventaire n'a encore été tenté – occupées comme de très sérieux caméléons à d'imitatives tâches, mimétiques clones de chaque pouce du fond changeant. D'orthodoxes processions de langoustes recueillies comme des pèlerins très pieux et, tout en bas de cet océan contenu dans une

page, voici le glissement aveugle des vastes créatures sur les fosses inconnues, leurs cerveaux remplis d'images incompréhensibles et lourdes comme de graves mystères), tout un monde qui évolue dans les grandes eaux du rêve de Bernanos, écailles, dents, dards qui continuent de trancher, couper, mastiquer et recrachent le tout. Car la critique, car l'intelligence – c'est, ce me semble, le temps du DRAME DE LA PENSÉE, disait Vigny dans Chatterton – comme l'autarcique circuit des ordures, régénère tout ce qu'elle trouve mais n'avale rien, puisque son estomac supporte seulement les garbures du consensus, les lavements de l'inconsistance, les galimafrées de l'entreglose...

Alors ?... Alors il est temps de lire l'œuvre de Bernanos comme on cherche un visage. Comme on lit un visage. Comme on le contemple, dans un même regard d'amour. Car lui seul ne coupe pas, ne tronçonne pas ce qui demeure insécable, harmonieux, *un*. Dans une même vision révélante qui n'opposerait pas à l'obscurité la lumière ; au mystérieux désespoir qui souvent assaillait le romancier, le confort prétendu de sa foi, ou, à l'impossibilité tragique d'écrire, l'évidence irrécusable d'une œuvre née pourtant de cette impossibilité, etc. Loin des trop rassurantes oppositions, des stériles contradictions érigées comme les tropes de la complexe *modernité* du romancier, il est temps enfin, il est grand temps de contempler l'œuvre de Bernanos comme on contemple, comme on comprend une icône. Non point dans la bovine prostration du fanatique enclavé à son idole, ce braillard janissaire fulminant les bulles d'une excommunication de fond d'amphithéâtre universitaire. Non plus dans le morcellement d'un de ces monstrueux visages chers à Francis Bacon mais dans l'émerveillement confiant de l'enfant face à... un autre enfant, pourquoi pas ? L'œuvre de Bernanos ? Une icône oui, c'est-à-dire un visage, saisi dans la pleine révélation de sa beauté humaine – et pourtant plus qu'humaine –, dans l'éclat de sa grandeur prophétique – et pourtant humble comme un mendiant.

Mais... A quoi bon ? Je sais bien que la critique va continuer de hacher menu – et moi-même à vrai dire, que fais-je d'autre ?...

Rien sans doute.

Juan Asensio pour le [Stalker](#).

Deux lectures :

Études bernanossiennes (dirigées par Michel Estève, Minard, 2004), n°23 : deux articles sous la plume de l'auteur consacrés à une étude comparée entre *Monsieur Ouine* et *Cœur des ténèbres* de Joseph Conrad ainsi qu'une lecture kierkegaardienne du démoniaque dans ce même roman de Bernanos. A paraître, dans le n°24 des *Études bernanossiennes*, une longue étude sur la figure du diable dans *Sous le soleil de Satan*.